

Morphologie du récit

Romain Dumont

Numéro 319, juin 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, R. (2019). Morphologie du récit. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 19–19.

MORPHOLOGIE DU RÉCIT

JAMAIS DANS L'HISTOIRE de l'humanité, un art de conter n'aura bravé autant de facteurs tentant de domestiquer sa vocation : des barrières financières pour ce qui regarde sa production et sa diffusion, jusqu'aux manipulations politiques alternant entre mesures de propagande et de censure. Voilà les enjeux auxquels doit faire face le cinéma, une machine à récits perpétuellement située dans une plus grande histoire, celle de la société dans laquelle on les fabrique. Un art dont la narration ne se tait jamais puisqu'il incite à chercher, à comprendre le monde et les drames qu'il déclenche, à constamment s'intéresser à plus que ce que l'on nous propose, à ne se satisfaire de rien et à creuser encore et toujours.

Les fervents de la commodité abyssale sont priés d'aller voir ailleurs. Ici, la compréhension n'est pas qu'une simple question de mise en contexte du récit. Assurément, pour saisir **Z**, on doit comprendre la dictature des colonels, aussi bien que pour appréhender *La bataille d'Alger*, il faut concevoir ce qu'était l'ampleur de la torture en Algérie, mais ce n'est pas tout. La valeur d'une histoire se mesure parfois aussi aux écueils auxquels ont dû faire face ceux qui ont voulu la raconter – *parlez-en à Mikis Theodorakis*. Que dire encore de la réception critique et politique qui l'attend au tournant, comme au sortir de *Foxtrot*. On doit se demander ce que cela implique pour Samuel Maoz de réaliser un film sur l'armée et ses tares en Israël. Comment faire des films en Chine sans courir le risque de le voir censuré par cette loi fourre-tout qui interdit tout ce qui pourrait contrarier « la dignité, l'honneur et les intérêts » de l'État. Voilà la complexité infernale du cinéma. En voulant raconter une histoire, il en écrit une autre, à force de ratures, de larmoiements, d'effacements; il explique, il réinvente et il signe : voici comment, ici et en ce temps-là, l'on vivait, et par le fait même, voici ce qui est arrivé au moment de vous le relater.

Qu'il assume son historicité ou qu'il tente à tout prix de s'en détacher, le cinéma n'échappe jamais au portrait qu'il esquisse de son époque. Ses œuvres impliquent un pari ambitieux, celui de constamment nous rapprocher de la vérité humaine, pour la rendre autrement palpable et intelligible. À chacune d'elles vient s'annexer une future relique de l'enseignement de notre contemporanéité. Voilà l'esprit avec lequel cette chronique abordera notre cinéphilie; en revendiquant le fait que cette maladie obsessionnelle (fréquentable parfois, sans ordonnance toujours) n'est en rien une réclusion volontaire dans une bulle artificielle, mais bien plutôt une constante réunion avec le réel. Combien de fois faut-il le hurler ? Celui qui dévore le cinéma, ne s'écarte pas du monde, mais tend à en être au plus près. Car non, on ne se réfugie pas seul dans une salle de cinéma en arborant des œillères nous coupant de la lumière extérieure, on s'y expose plutôt, nu et vulnérable devant les différents ratios de notre propre obscurantisme.

ROMAIN DUMONT



Foxtrot de Samuel Maoz